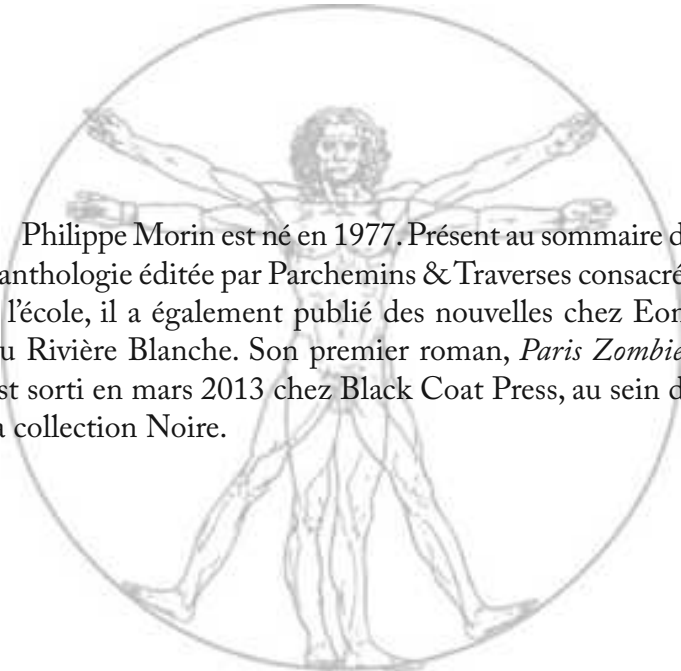


Philippe Morin

MONSIEUR PANASONIC

Philippe Morin est né en 1977. Présent au sommaire de l'anthologie éditée par Parchemins & Traverses consacrée à l'école, il a également publié des nouvelles chez Eons ou Rivière Blanche. Son premier roman, *Paris Zombies*, est sorti en mars 2013 chez Black Coat Press, au sein de la collection Noire.



Après une année de transition provoquée par la restructuration complète des départements Haute Couture et Prêt-à-porter – année qui a débouché sur la présentation d’une collection automne-hiver inévitablement réduite à sa plus simple expression – c’est peu dire que le défilé du tout nouveau directeur artistique de la branche “Homme” de Panasonic, Stijn Masaru, est attendu avec impatience.

Rencontre et entretien exclusif pour les lectrices et les lecteurs d’*Am Stram Glam*, depuis une suite de l’hôtel Bristol où le créateur a choisi de poser ses bagages afin de préparer la semaine déterminante de la *Fashion week*.

Am Stram Glam : Stijn Masaru, bonjour. Merci de nous recevoir à quelques jours seulement d’une échéance fatidique pour tous les acteurs incontournables de la mode internationale en général et pour Panasonic en particulier. Pourriez-vous rappeler votre parcours pour nos rares lecteurs qui ne vous connaîtraient pas encore ?

Stijn Masaru : Je suis né dans une petite ville au nord de Bergame il y a presque quarante ans. J’ai très tôt été attiré par l’univers bio-artistique. Après avoir mené de front un cursus artistique à l’école des Beaux-arts de Paris et des études médicales couronnées par une thèse de doctorat consacrée aux prothèses vasculaires préchargées en antibiotiques, j’ai été l’assistant de Thibault de Courcelles chez Hermès puis celui d’Ann Van Zant chez Yves Saint Laurent. À côté de cette activité, j’ai poursuivi mon travail de recherche fondamentale et dirigé quelques expériences dans un laboratoire de dermatologie de Novartis. Ensuite un

chasseur de têtes œuvrant pour Panasonic est venu me chercher et m'a proposé un contrat que je ne pouvais pas refuser (*rires*).

ASG : À cette époque, la firme d'Osaka sortait d'une profonde restructuration. Tout était à reconstruire...

S.M : Complètement. Le challenge s'annonçait passionnant et je dois avouer que je n'ai pas eu un instant d'hésitation malgré l'ampleur de la tâche. Je suis conscient d'avoir eu une chance unique, du genre de celles qui ne se présentent qu'une fois dans une vie. J'ai dit « Banco ». Je ne le regrette pas, même s'il y a eu des moments de doute et de stress intense comme vous pouvez facilement vous en douter.

ASG : Votre profil et votre background s'accordent à la perfection à la direction prise par Panasonic. La synthèse dans un même univers de la mode, de la médecine et de la chimie, c'est un peu votre œuvre ?

S.M : J'ai d'abord été parachuté au directoire artistique général du secteur habillement, immédiatement après la fusion de Panasonic et du géant pharmaceutique Pfizer. Dior avait défriché le terrain en s'alliant à Sanofi à la fin de la décennie précédente. Depuis plusieurs années, les possibilités de la 3D avaient modifié la donne des défilés. Le podium de papa, les mannequins déambulant sur le *catwalk* vêtus de simples tissus, tout ça était encore valable au début du XXI^e siècle mais dès lors que l'hologramme et la réalité virtuelle se sont invités dans la haute couture, puis dans le prêt-à-porter, il était évident que la prochaine étape serait biologique. Ou ne serait pas... J'ai juste eu la chance de sentir la tendance se profiler quand j'ai attaqué mes études supérieures.

ASG : Vous avez été parmi les premiers à intégrer la technologie des exosquelettes et des prothèses sur des vêtements. Vous y avez cru tout de suite ?